

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Le discours de M. Juncker

Le 16 septembre 2016, trois mois après le vote sur le Brexit, les dirigeants des Etats membres de l'Union européenne se réunissaient à Bratislava, sans l'Angleterre, pour relancer la machine européenne. Le discours annuel sur l'état de l'Union, que M. Jean-Claude Juncker, président de la Commission européenne, a tenu le 13 septembre dernier à Bruxelles, reprend et développe les points principaux de ce sommet.

Pour M. Juncker, l'Europe a toujours été «une question de valeurs», principalement la liberté, l'égalité et l'état de droit. Quand il parle de l'Europe, il ne se réfère jamais à son histoire ou à sa civilisation, à Jérusalem, à Rome ou à Athènes, au Moyen Age ou à la Renaissance. Si l'adhésion de la Turquie à l'Union est exclue, par exemple, ce n'est pas parce que toute son histoire s'est faite en dehors et contre l'Europe. C'est parce qu'elle ne respecte pas la liberté d'expression. Qu'elle libère ses journalistes et on réexaminera la question!

Dire que l'Union n'est qu'une question de valeurs, c'est dire que son territoire est appelé à s'étendre indéfiniment, au rythme de la progression de ces valeurs dans les autres pays. L'Union européenne, c'est le nouvel impérialisme planétaire, l'impérialisme par les valeurs.

M. Juncker veut renforcer les frontières de Schengen dans la lutte contre l'immigration illégale. Il veut qu'on se montre plus rigoureux et systématique dans l'exécution des renvois des personnes en situation irrégulière.

Mais en même temps, «l'Europe est un continent qui vieillit», il faut «le doter d'un système de migration légale qui est une nécessité incontournable». Les extrêmes se touchent: le très officiel M. Juncker rejoint ici le très rebelle Renaud Camus, cet essayiste qui dénonce le «grand remplacement» des

Français et des Européens de souche par les migrants. La différence est que le président de la Commission se réjouit du grand remplacement et qu'il entend l'organiser.

Peu lui importe, apparemment, que les cultures des pays européens, déjà affaiblies de leur propre fait, soient menacées par un afflux de cultures étrangères trop massif et rapide pour être absorbé. Peu importe que la présence croissante de l'islam engendre des craintes croissantes elles aussi. Peu importe même que les peuples extra-européens n'aient pas forcément une grande compréhension pour les valeurs prônées par M. Juncker. Celui-ci rabat ses œillères et se calfeutre dans un monde juridico-technique où les êtres humains ne sont que des unités statistiques interchangeables, des individus lisse et égaux dont il nie toute spécificité significative, nationale, religieuse ou culturelle.

Pour reprendre la maîtrise, dit-il, il faut «bâtir une Europe plus unie, plus forte, plus démocratique».

Il faut «une union de l'énergie, une union de la sécurité, une union des marchés des capitaux, une union bancaire et un marché numérique unique», une «union européenne des normes sociales», une «agence européenne de cybersécurité». L'euro doit être la monnaie unique de toute l'Union. Il faut aussi augmenter «la capacité budgétaire de l'Union européenne pour qu'elle puisse mieux répondre à ses ambitions».

La règle de l'unanimité doit faire place à celle de la majorité qualifiée¹, notamment pour «les décisions concernant l'assiette commune consolidée pour l'impôt des sociétés, la TVA, une fiscalité juste pour l'industrie numérique et la taxe sur les transactions finan-

cières». On fera de même avec certaines décisions de politique extérieure, car il faut donner «plus de poids» international à l'Union. Il faut un «ministre européen de l'économie et des finances», une «cellule européenne de renseignement» et une «union européenne de la défense», opérationnelle dès 2025.

Sur le plan démocratique, M. Juncker plaide pour des campagnes électorales plus longues et plus présentes.

Il souhaite aussi la création de listes transnationales. Le financement des partis ne doit pas avoir pour but de «renflouer les caisses des extrémistes qui sont contre l'Europe», mais de «permettre aux partis européens de mieux pouvoir s'articuler».

M. Juncker propose enfin de fusionner les présidences du Conseil européen² et de la Commission européenne: «Le paysage européen serait tout simplement plus lisible et plus compréhensible».

sible si le navire européen était piloté par un seul capitaine.»

M. Juncker propose une substantielle reprise en main: davantage de moyens financiers pour l'Union européenne, davantage de pouvoir à la Commission, davantage de contrôle sur l'application de ses décisions par les Etats membres (au hasard la Hongrie), et le «capitaine» unique pour couronner le tout.

Ainsi donc, une retombée secondaire (ou peut-être principale) du Brexit pourrait être d'accélérer vertigineusement ce double mouvement d'extension et de concentration qui est une constante de l'Union européenne.

Olivier Delacrétaz

¹ La majorité qualifiée dans l'Union européenne est de 55% des Etats de l'Union et de 65% de sa population.

² Le Conseil européen réunit quatre fois par année les chefs d'Etat ou de gouvernement des vingt-sept pour décider des grandes orientations européennes. Il est présidé par le Polonais Donald Tusk.

La supériorité de l'art figuratif

Les amateurs de peinture ont été comblés cet été, avec l'exposition Cézanne à la Fondation Gianadda, celle de la collection Bührle à l'Hermitage et celle de la collection Hahnloser (avec vingt toiles de Vallotton!) au Kunstmuseum de Berne. Tant de chefs-d'œuvre sous nos yeux! Le bonheur est encore renforcé du fait qu'il s'agit exclusivement de tableaux figuratifs.

Nous n'allons certes pas rejeter l'art non figuratif, dit aussi abstrait. Il nous vaut de joyeux éclats de couleurs ou au contraire d'austères compositions noires sur noir, d'étranges formes oniriques ou de rigoureuses géométries, des signes magiques à la Paul Klee qui nous renvoient à l'inconscient, et tout cela sait nous plaire, nous intéresser, nous amuser parfois, et même nous enchanter.

Mais enfin, les artistes figuratifs savent aussi jouer de leur palette en nous offrant des vives fêtes colorées ou de sourdes nuances dans une gamme restreinte; ils s'entendent aussi à prêter à leurs sujets des formes strictes ou voluptueuses; ils savent aussi construire un tableau avec rigueur et imagination pour qu'il constitue à lui seul un univers encadré. Et ils donnent autre chose en plus.

Ils nous donnent une vision du monde. Une vision de la nature dans les paysages, des choses dans les intérieurs et les natures mortes, des hommes dans les portraits. Ils se confrontent à ce monde, en soulignent les beautés (et parfois les horreurs), en dévoilent

les secrets. Ils le font chacun à sa manière: pour en rester aux maîtres accrochés à nos cimaises estivales, Cézanne construit, Odilon Redon rêve, Vallotton cultive cette perfection formelle qui tourne à l'ironie et à la provocation, Hodler maçonne ses montagnes et enchâsse ses lacs, Matisse explose de gaieté, Bonnard privilégie l'intimité, Picasso triture pour mieux reformer selon son génie; chacun propose sa représentation du monde – qui est aussi son style – et enrichit ainsi notre propre compréhension du réel.

Car ce «plus» que procure l'art figuratif, le spectateur en bénéficie immédiatement. Il admire certes la palette et le dessin, comme devant un tableau abstrait, mais il entre aussi en dialogue avec le monde par le truchement de l'artiste; un dialogue où il redécouvre la variété des ciels, la gamme étendue des bruns, le foisonnement de la verdure, la grâce des fleurs, la ligne des profils, l'éloquence des regards; un dialogue où l'œuvre qu'il contemple entre en résonance avec son propre regard et la toile de fond de ses souvenirs.

L'art abstrait satisfait l'œil et l'esprit, l'art figuratif donne un supplément d'âme en reflétant la vie.

Jean-François Cavin

L'exposition de l'Hermitage ferme ses portes ce dimanche 29 octobre; en revanche, l'exposition Cézanne de Martigny dure jusqu'au 19 novembre et celle de la collection Hahnloser jusqu'au 11 mars 2018.

Reprise des Entretiens du mercredi

Après les vacances d'octobre, les Entretiens du mercredi continuent, avec des conférences consacrées entre autres à l'écologie politique, aux nouvelles technologies et au souverainisme. Les premiers entretiens de la saison 2017-2018 ont attiré un public important et varié – nous espérons ne pas voir nos locaux désespérer cet automne!

Prochains rendez-vous:

- 1^{er} novembre 2017:** **Souverainistes et soumissionnistes, essai de typologie,** avec M. François Schaller.
- 8 novembre 2017:** **Les origines du mouvement écologique vaudois,** avec M. Jacques Ballenegger.
- 15 novembre 2017:** **Spécisme et anti-spécisme,** avec M. Olivier Delacrétaz.
- 22 novembre 2017:** **La législation européenne sur les armes et son impact en Suisse,** avec M. Jean-Luc Addor.

www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

Un portrait des bolchéviques en Suisse

Les Editions de l'Aire frappent un grand coup, en cette rentrée d'automne, avec 600 pages sur les bolchéviques en Suisse, depuis les séjours de Lénine jusqu'au business de l'URSS au temps de la guerre froide. Aucune publication ne nous avait fait pénétrer en cette approche globale dans l'intimité de nos communistes, tels Jules Humbert-Droz, André Muret ou Jean Vincent, qui appelaient Moscou leur maison ou «le centre». Près du Kremlin, au temps du Komintern, les cadres venus de loin logeaient impérieusement à l'Hôtel Lux.

L'auteur, mon confrère de presse Alain Campiotti, se défend d'avoir écrit un ouvrage d'historien. Mais c'est bien par des décennies de recherches d'archives et d'interviews qu'il a scruté, en contexte helvétique, cette extraordinaire somme d'endoctrinements individuels et de luttes, le plus souvent secrètes, qui ont accompagné les bouleversements politiques du XX^e siècle, deux guerres mondiales et des tragédies de masse. Nous trouvons parmi des épisodes en cascade, à l'échelle vaudoise, deux assassinats à Lausanne ou, plus paisiblement, une bibliothèque Roubakine qui attira des intellectuels russes comme un havre à Baugy-sur-Clarens. On peut lire en rouge ou en noir cette épopée qui s'étend sur trois continents.

La Révolution soviétique que couva la Suisse à sa façon est devenue la passion et l'objet d'études d'un journaliste exigeant. Enrichi par ses séjours de correspondant en Chine et aux Etats-Unis, Campiotti nous offre aujourd'hui un portrait foisonnant du milieu russo-helvétique qui se mit au service d'une stratégie mondiale. Ce groupe, à l'intérieur de nos frontières, était aussi allemand ou roumain, lié à une avant-garde des beaux-arts par le mouvement dada qui, de Zurich, essaima à Paris et à New York. Entre La Chaux-de-Fonds et Lausanne ou de Genève à Berne, les cadres militants se sont démenés sous les directives du Kremlin. Maintes connivences plus ou moins amicales furent nouées. On s'appelait par prénoms ou sobriquets qui exigent des lecteurs de ce livre une bonne mémoire. On appelait Lénine le Vieux et Koba c'était Staline. Ces liens se déchirèrent en trahisons, tortures et liquidations au gré des variantes doctrinales ou selon les tempêtes du centre. Comme autant de polars, les séquences de Campiotti nous entraînent outre-Atlantique avec Marcel Duchamp ou à la suite d'un poète boxeur né à Lausanne, Arthur Cravan, qui traversa l'océan avec Trotski. Nous tombons au Mexique où ce dernier sera tué à coups de piolet, dans l'Espagne en guerre civile et jusqu'en Chine où le Neuchâtelois Reynold Thiel, agissant sous des identités diverses, gèrera en 1954 les intérêts soviétiques. Les Russes connaissaient la Suisse, selon leur expression, comme «une pension de famille», mais certains, tel Mikhaïl Kedrov, ancien étudiant en médecine de Lausanne, devinrent à Moscou chefs des Services secrets, la Tchéka, avant Béria et, comme lui, ont ajouté leurs propres cadavres aux exécutions qui s'y multiplièrent pour complaire aux violences de Staline.

L'ensemble de cette activité comploteuse, combinée à la Deuxième guerre mondiale, chamboula la vie quotidienne

des exécutants et de leurs familles, avec femmes et enfants que Campiotti a parfois retrouvés et questionnés. Parmi les séides de l'URSS, il y eut les généreux, ou «idiots utiles», tel l'Américain Noël Field, diplomate de la SDN à Genève. Après la guerre, il n'échappa à McCarthy que pour se voir incarcéré par la Hongrie communiste où il cherchait refuge. Tout ce réseau parvint rarement à se dérober à la surveillance des espions, ceux de Washington ou ceux de Moscou. L'auteur n'a pas négligé les filatures des polices helvétiques. Il a recueilli le témoignage de l'inspecteur Roger Jaquemet, évoquant ceux qui faisaient le pied de grue à Berne aux abords des ambassades de l'Est et remplissaient des fiches.

* * *

En fin de compte, c'est une épopée qui se déploie en cette multitude de destinées disparates, stupéfiantes, souvent méconnues. Chacune est suivie tout au long du XX^e siècle dans un contrepoint de tribulations. La figure principale et paradoxale, offrant un fil à travers conflits ou fausses paix, est Reynold Thiel (1910-1963). Cet ami de jeunesse de l'architecte Jean-Pierre Vouga était à Neuchâtel commerçant en textile et pianiste. Comme compositeur, il mettra en musique *La Guerre du Sondrebond* de Ramuz. Mais il fut à plein temps un révolutionnaire discret, commissaire politique en Espagne, résistant en France occupée, enfin patron d'une ribambelle d'entreprises d'export-import qui, pour l'URSS, ont blanchi l'argent de l'agit-prop et financé armes et journaux.

Beaucoup d'épisodes se situent dans nos propres rues, nos cafés ou nos trains, comme en 1917 le convoi que l'Allemagne de Guillaume II plomba pour assurer la livraison de Lénine en personne aux Russes de Petrograd. Le but était d'aggraver leur chaos. Les récits de Campiotti vont et viennent, parfois en reculant comme pour nous perdre. En 1914, c'est l'arrivée de Russes en foule dans nos universités, nos hôtels. Sous le nez de Nadejda Kroupskaïa, compagne historique, c'est l'amour libre, avec nombre d'explications, entre Lénine et Inessa Armand. En 1938 Boukharine, l'un des dirigeants bolchéviques qu'on a vu à Lausanne et à Baugy, est exécuté par ordre de Staline à Moscou.

* * *

Ce livre, conçu par un auteur qui est enfant de la Vallée de Joux, m'a fasciné à la manière des «grandes complications». J'ai écouté là-haut un horloger qui mit des années à combiner dans une montre, son chef d'œuvre personnel, d'innombrables petits rouages et toutes les approches possibles du temps. Mon interlocuteur me raconta qu'au bout de ses peines, prenant cet objet prestigieux dans sa main, et le mettant en mouvement, il eut la mauvaise surprise de voir les aiguilles du cadran tourner à l'envers. De même, on suppose que Campiotti fut captivé par l'absolu des espoirs communistes, mais, investigateur impavide, il affronte l'engrenage exact des débuts suisses de Lénine, du Komintern, du stalinisme, afin de tout décrire, jusqu'à voir les choses se muer en massacres et mensonges, bref l'horreur. L'auteur manifeste un don proche de la malice à nous couper le souffle lorsqu'il narre,

avec une sobre minutie et des détails sur le décor, ce retournement.

Le salut – je parle du livre – est donc venu de la plume, ou du clavier du journaliste, lorsqu'il s'est accordé, en écrivain, une marge de liberté, mais il l'a voulue strictement documentée. On trouve dans d'autres ouvrages, comme *La Suisse russe* de Mikhaïl Chichkine (Fayard, 2006), beaucoup des faits et circonstances évoqués en bon ordre chronologique et topographique. Telle est l'une des formes de la clarté, comme en des études universitaires pleines de notes. Chez Campiotti, on trouve en son volume trapu une foule de faits, mais aussi le souffle de la vie, des émotions, des hasards. Le climat d'une époque sanglante enveloppe les événements. L'auteur prend plaisir parfois à faire le mystérieux en brouillant les cartes. Le lieu et les identités tardent à se dégager d'un décor qu'il peaufine, d'une atmosphère saisissante, d'une ré-

flexion murmurée. On trouve en postface l'aveu que certaines confidences, mettant les événements en perspective, ont été recueillies dans des lettres, écrits ou verbatim de documents judiciaires. L'auteur les a convertis en exclamations ou monologues intérieurs des personnages. Ceux-ci, dans ces pages, parlent avec naturel les uns des autres, les uns aux autres. Venue de Zurich, Anne-Marie Schwarzenbach, qui assiste en 1934 au premier congrès des écrivains soviétiques, est montrée par Campiotti, sans preuve il est vrai, guignant vers la plaque funéraire d'Inessa Armand contre la muraille du Kremlin. Deux femmes complices? L'auteur, dans ce tohu bohu politique, nous permet de rêver un instant, tandis que s'élève et se déchaînera en tourmente une idéologie qui va balayer la planète.

Bertil Galland

Alain Campiotti, *La Suisse bolchévique*, Ed. de l'Aire.

Un excellent recueil d'Anna Gavalda

Le 17 mai 2017, *Fendre l'armure*, dernier ouvrage d'Anna Gavalda, a paru en librairie. A première vue, ce recueil de nouvelles peut sembler anodin; son format esthétique est plutôt courant; il est composé de sept histoires, 284 pages au total, et son style d'écriture pourrait être qualifié de «basique»: un français oral et moderne, beaucoup de dialogues, des phrases concises et peu d'adjectifs superflus. «Un recueil tout ce qu'il y a de plus normal d'un auteur parisien des plus ordinaires», pensez-vous sûrement. Cependant, je rejette ce préjugé et vous décris ce recueil de nouvelles pas comme les autres, car vous vous demandez probablement quelles raisons vous pousseraient à courir chez votre libraire préféré pour vous emparer de ce livre.

Anna Gavalda ne se contente pas de raconter platement la vie des divers protagonistes. Grâce à son style d'écriture, elle les fait pleinement exister par l'emploi de la première personne du singulier. Elle fait découvrir aux lecteurs l'univers intérieur de ses personnages, elle les fait exister pour eux-mêmes, bien souvent sans réel décor extérieur. Le dialogue permanent des personnages avec eux-mêmes (Socrate dirait: le dialogue entre moi et moi-même, le moi physique et mon âme) est une spécificité de l'auteur. C'est le seul point commun de toutes les nouvelles. Les principaux protagonistes ne se ressemblent pas: Ludmilla, une jeune femme rebelle dans «l'Amour courtois», une mère veuve

et démunie dans «la Maquisarde», Pierre, un père adepte du contrôle et de la mesure dans «mes Points de vie» et d'autres encore.

Anna Gavalda donne à son recueil des fondations psychologiques et sociologiques solides. Certains individus rencontrent constamment des difficultés et, par le biais de l'introspection, de la réflexion et de comportements adaptés, y cherchent des solutions et des justifications. Chaque nouvelle est liée à l'actualité, divers thèmes sont abordés tels le mariage, le couple, l'amitié, la famille, la carrière, la tromperie. Les situations des personnages étant plutôt anodines, le côté extraordinaire des histoires réside dans ce lien permanent entre une vie monotone et un dialogue intérieur riche, voire farfelu.

Nous pouvons tout à fait nous identifier à certains protagonistes ainsi qu'à leur situation personnelle. Du point de vue narratif, les espaces entre les paragraphes et les dialogues indiquent la frontière entre la réalité quotidienne et les pensées intimes, un choix judicieux de l'auteur.

C'est pour ces raisons que cet ouvrage d'Anna Gavalda est d'une singularité prenante. Ces nouvelles apportent une bouffée d'air frais, mettant le lecteur dans des conditions propices à la compréhension de diverses subtilités psychologiques.

Valentine Perrot

La voie unique en catimini?

Nous avons appris qu'un établissement scolaire vaudois interprétait de façon curieuse le système des niveaux en 11 VG; si, en allemand, les élèves sont bien répartis en deux niveaux, comme l'exige la LEO, ce n'est pas le cas en français et en mathématiques où ils sont tous ensemble. Est-ce dû à un manque d'enseignants dans les branches concernées? Cela nous surprendrait, car c'est en général en allemand qu'il en manque. Difficultés d'organisation des niveaux au sein de

l'établissement? Mais alors pourquoi les garder en allemand. Contraintes liées à l'enveloppe budgétaire? Ce serait une explication possible, mais peu convaincante. Quoi qu'il en soit, il serait instructif de savoir si une telle façon de faire se pratique dans d'autres établissements du Canton et, surtout, si elle dure plus d'une année scolaire; si tel était le cas, comment ne pas y voir un premier pas vers la voie unique?

Fr. Monnier

Une impulsion autonome pour le CHUV

Parmi les *Impulsions 2022* des organisations patronales¹ pour une économie vaudoise forte, il y a la proposition de transformer le CHUV en établissement autonome de droit public.

Les organisations économiques ne plaident nullement pour une privatisation du CHUV. Elles parlent d'établissement de droit public. Elles soutiennent une amélioration de la gouvernance de cette institution importante: plus de 11'000 employés, 1,7 milliard de budget, soit autant que les départements des institutions et de la sécurité, de l'économie et du sport ainsi que des infrastructures et des ressources humaines réunis, ou un cinquième du budget de l'Etat.

Il s'agit donc de donner une personnalité juridique de droit public, soit une indépendance légale et organisationnelle au CHUV qui est aujourd'hui un simple service de l'Etat. Si l'on observe l'organisation de tous les hôpitaux de tous les cantons romands² (et certainement allemands), ainsi que de tous les hôpitaux vaudois, seul le CHUV n'a pas de personnalité morale. Même la Polyclinique médicale et universitaire, située dans le même complexe, jouit d'une telle autonomie.

Comment comprendre alors les propos du chef du Département de la santé et de l'action sociale DSAS lorsqu'il prétend qu'il ne voit «pas de modèle alternatif convaincant»? L'explication vient dans la suite de l'article lorsqu'il affirme: mettre, comme ailleurs, un conseil d'administration entre le Conseil d'Etat et la direction de l'hôpital, «c'est la voie ouverte aux conflits, on ne sait plus qui est compétent sur quoi»³. Pour Pierre-Yves Maillard, il s'agit donc d'une question de pouvoir. Trop de pans du système de santé échappent à la mainmise directe de l'Etat et il est si fastidieux de s'embarrasser de l'autonomie des hôpitaux régionaux, des EMS, sans parler de médecins en cabinet qui prétendent encore vouloir exercer une profession libérale. La figure du patron omniprésent et omnipotent, tant décriée par la gauche syndicale dans les entreprises, serait-elle le seul modèle efficace lorsqu'il s'agit de service public?

L'Etat, soit en pratique le chef du DSAS, se trouve juge et partie lorsqu'il s'agit de planification hospitalière. Il entend définir quel hôpital aura le droit d'acquérir tel équipement coûteux, mais il représente lui-même aussi

le candidat le plus gourmand... Une séparation du lien organique entre l'autorité étatique de surveillance et le principal acteur du système favoriserait une meilleure collaboration entre ce dernier et ses partenaires. La politisation extrême des enjeux à tous les niveaux du système de santé dans notre Canton n'est favorable ni au bien-être des médecins, ni à la qualité des soins, ni à leur économicité.

Si le CHUV est fortement subventionné, une très large part de ses revenus provient de la facturation des soins aux patients, y compris pour des hospitalisations en «privé». Le Service des automobiles accomplit une tâche monopolistique de l'Etat. Les écoles publiques n'encaissent aucun écolage, contrairement aux écoles privées ou à l'université qui est, elle, un établissement de droit public avec la personnalité morale. Le statut du CHUV est donc une exception à tous points de vue.

Une autonomie du CHUV permettrait de créer un conseil stratégique séparé de la direction générale. Ce conseil serait composé, outre de représentants de l'Etat, de personnes «issues de la société civile» et de professionnels du sec-

teur. Cet organe pourrait aussi contrôler l'activité de la direction en toute indépendance, alors qu'aujourd'hui l'audit interne⁴ est subordonné à la direction qu'il est supposé surveiller.

Une indépendance juridique et organisationnelle du CHUV n'est donc pas une lubie ultralibérale de pourfendeurs du service public, mais une proposition rationnelle et éprouvée, qui devrait aussi convaincre la gauche parlementaire, férue d'autogestion et de séparation des pouvoirs. Si le DSAS devait abandonner le pouvoir de décision sur le CHUV, il gagnerait en autorité et en crédibilité, en se concentrant sur les attributions proprement étatiques: surveillance des acteurs de la santé, planification stratégique et subventionnement de la formation et de la recherche, d'une part, de l'accès aux soins pour tous, d'autre part.

Olivier Klunge

¹ Cf. Jean-François Cavin, *La Nation* n° 2081 du 13.10.2017.

² www.regress.admin.ch/fileadmin/redaktion/Dienstleistungen/Ausbildung/d/Cao_Hopitaux_publics_Cantons_Romands_d_2013.pdf

³ Cité dans *24 heures* du 19.09.2017.

⁴ A notre connaissance, il n'y a d'ailleurs pas d'audit externe.

Catéchisme

Notre époque se passionne à tel point pour les questions de méthode qu'elle en finit presque par oublier que les méthodes sont des moyens et n'ont de sens que dans la mesure où elles permettent à l'enseignant de transmettre sa matière.

Ainsi, dans les débats actuels au sujet du catéchisme de l'Eglise évangélique réformée vaudoise, on en est venu à ne pratiquement plus parler du fond pour se concentrer sur les seules questions formelles.

Nos deux jeunes collaborateurs ont choisi l'option inverse. Avec raison: la question, importante, de la méthode est seconde. Le quoi précède le comment.

* * *

Dans le précédent article¹, nous avons abordé les questions des motivations à parler du catéchisme et des sources de la connaissance de Dieu. Cette fois, nous parlerons de la connaissance de Dieu, de celle de l'homme et de la morale.

De la connaissance de Dieu

Le catéchumène devrait savoir que Dieu est le créateur de toute chose tant matérielle que spirituelle. En soi, le mal n'existe pas. C'est une absence de bien, de sorte qu'on ne peut pas dire que Dieu a créé le mal sous quelque forme que ce soit. Le mal vient de la volonté de l'homme, de son éloignement de Dieu.

Dieu est omniscient et omnipotent. Il sait tout et nous ne pouvons pas comprendre tout ce qu'Il peut faire. Il est également Amour, Justice... Il nous paraît important de préciser l'amour et la justice, afin que nul ne puisse imaginer qu'il n'est pas aimé de Dieu, ni qu'il n'y ait d'injustice qui ne soit réparée par Dieu.

Qu'est-ce que Dieu nous a révélé de sa personne en elle-même? Il est un Dieu unique. Pourtant, Il est Père, Fils et Saint-Esprit. L'homme ne peut pas définir cet état de fait, mais la philosophie peut nous aider à formuler ce mystère; cela reste néanmoins une expression humaine et elle ne contient pas toute la vérité. La formulation des Pères est qu'il y a trois personnes et une nature divine.

Le Fils nous a révélé qu'Il était Seigneur, donc Dieu, et pourtant il est né d'une vierge et a souffert. La leçon du concile de Chalcédoine est que le Christ est vrai homme et vrai Dieu; une personne avec deux natures et deux volontés, sans confusion entre les natures. Il est mort pour nos péchés, Lui qui n'en n'avait aucun, a vaincu la mort par sa résurrection et sauve par là les pécheurs. Il convient de préciser qu'étant Dieu et homme, Il est le trait d'union, le médiateur, entre l'humanité et Dieu et que c'est en cela qu'Il nous sauve efficacement.

De la connaissance de l'homme

Le catéchumène devrait apprendre quelle est la conception des Pères de l'Eglise du péché originel, puisqu'elle a été importante aux débuts de la Réforme. C'est le péché du premier homme, qui a mis sa confiance en lui-même plutôt qu'en Dieu. Tenté par Satan, il n'a pas respecté la volonté de Dieu. C'est pourquoi il a été déchu et expulsé de l'Eden.

Le seul moyen pour lui de retrouver la communion avec son Créateur est d'accueillir la grâce gratuite de Dieu qui change les cœurs de pierre en cœurs de chair. Il y a une coopération entre le libre arbitre et la grâce pour que l'homme soit bon. On n'est contraint par Dieu ni dans le bien, ni

dans le mal. Nous sommes tous pécheurs et même avec la grâce nous restons soumis à nos passions, mais nous sommes pardonnés et aidés à faire le bien.

Le Christ étant vraiment homme, Il a participé aux imperfections humaines: ignorance, croissance, tentation. Les seules différences sont que Jésus n'a pas cédé à la tentation. Il fut en tous points homme comme les autres, alors qu'en même temps Il était Dieu

De la morale

Il faudrait enseigner aux catéchumènes que les péchés sont ce qui nous détourne de Dieu. L'Ancien Testament offrait un grand nombre de prescriptions à suivre scrupuleusement. Cependant, la lettre tue et l'esprit vivifie. Ce ne sont pas les œuvres mais la foi qui sauve. Il serait déraisonnable d'écrire un corpus désignant tous les actes à faire ou à ne pas faire pour être sauvé. Pour être sauvé, il faut croire et se laisser guider par l'Esprit. Evidemment, il ne faudrait pas en conclure que la lecture de la Bible en deviendrait superflue, Jésus n'est pas venu abolir la loi mais l'accomplir. De plus, il n'est pas si facile de «sentir» l'Esprit de Dieu, et l'étude des Ecritures aidera à discerner le péché que Satan nous fait subrepticement concevoir. Le choix de l'action reste entre les mains de l'homme. Les prescriptions morales de l'Ancien Testament restent d'actualité, mais il faut les interpréter à la lumière du Nouveau Testament et de l'Esprit. La lapidation de la femme adultère est révolue, par exemple.

Les actes ne sauvent pas. Ce qui signifie également qu'une erreur ne nous damne pas. *Errare humanum est, sed perseverare diabolicum*. Identifier

ses péchés est le premier pas vers le salut. Il faut tendre à se corriger. La grâce et le pardon de Dieu feront le reste.

Le dernier point est de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Les préceptes qui concernent le comportement d'individu envers d'autres individus ne nous renseignent pas sur ce que l'on doit faire quant à la politique. L'obéissance à l'autorité est prescrite car l'autorité est instaurée par Dieu – thème qui mériterait des développements particuliers.

Laurent et Vincent Paschoud

¹ *La Nation* n° 2077, 18 août 2017.

Condoléances

Le 11 octobre dernier, M. Charles Rogivue est décédé dans sa 91^e année à Yverdon-les-Bains. Fils d'une famille paysanne d'Essertes-sur-Oron, vieux lecteur de *La Nation*, il laisse le souvenir d'un homme chaleureux toujours prêt à rendre service.

Nous assurons de notre vive sympathie toute sa famille, en particulier sa fille Françoise et son mari, M. Olivier Delacrétaç, président de la Ligue vaudoise et éditorialiste de notre journal.

* * *

Nous avons également appris le décès, le 16 octobre et à l'âge de 87 ans, de M. Michel Hort, ami de longue date de notre mouvement. A MM. Vincent et Lionel Hort, respectivement fils et petit-fils du défunt et collaborateurs de *La Nation*, nous adressons nos sincères condoléances.

La Rédaction

Immortels ?

Les livres consacrés au transhumanisme se multiplient. C'est un flot ininterrompu depuis que Google a embauché en 2012 le transhumaniste Raymond Kurzweil qui prédit qu'une intelligence artificielle infiniment plus puissante que l'intelligence humaine existera en 2045, grâce aux progrès convergents de quatre sciences, les NBIC : nanosciences étudiant des objets à l'échelle du milliardième de mètre, biotechnologies (biomédecine, ingénierie génétique), informatique, sciences cognitives s'interrogeant sur le fonctionnement du cerveau.

Les médias partagent les savants en bioprogressistes qui applaudissent au projet transhumaniste, en bioconservateurs qui le trouvent dangereux et en libéraux du juste milieu, guidés par l'idée que tout est permis tant qu'on ne nuit pas à autrui. Ajoutons les personnes, tel le soussigné, qui aimeraient comprendre ce qu'est le transhumanisme avant de porter un jugement. Il faut d'abord s'informer.

Nous examinerons ici un ouvrage de Bernard Edelman¹. Dans son *Essai sur la vie assassinée, petite histoire de l'immortalité* (Hermann 2016), le juriste philosophe constate qu'à cause de sa démesure, l'homme est en passe de détruire la nature. Comme il s'est détourné des utopies et des religions après les multiples catastrophes du XX^e siècle, l'homme estime que seule la science peut désormais le sauver. Comment en est-on arrivé là ? Edelman résume quelques idées philosophiques concernant la nature humaine, la vie et le désir d'immortalité, préoccupations centrales du transhumanisme.

Pour Rousseau, la nature est la mesure de l'homme, mais celui-ci a reçu un cadeau empoisonné : la perfectibilité qui le pousse à outrepasser toute limite en vue d'améliorer son sort. Or, plus l'homme se civilise, plus il se nie en tant qu'être naturel, plus il sombre dans le chaos. Il lui est impossible de revenir en arrière, Rousseau le reconnaît, car l'homme est aussi un technicien. Seulement, il doit contenir sa démesure et préserver ce que la nature lui a offert : l'amour de soi et le plaisir de vivre.

Pour Kant, la nature a créé l'homme faible et déficient, mais lui a donné l'intelligence afin qu'il rompe avec elle, surmonte son animalité et s'éduque lui-même. Ce qu'il faut à l'homme, ce sont le travail et la discipline.

Le marquis de Sade considère l'homme comme un animal semblable aux autres, qui croît et décroît, voué au plaisir et à la mort. La nature, cruelle et hors d'atteinte, détruit pour créer du nouveau. L'homme ne vaut rien, elle le

dévore sans pitié. Sade voudrait rivaliser avec elle, contrecarrer ses plans, mais il ne le peut pas. Il se réfugie alors dans l'écriture par laquelle il satisfait son envie de toute-puissance et d'insurrection permanente, multipliant dans ses livres les occasions de crime et de jouissance.

La révolte sadienne trouve dans le transhumanisme une postérité inattendue. Il s'agit pour les transhumanistes d'égaliser la nature, sans s'opposer à elle, mais en la reconfigurant à leur guise. Grâce à la convergence des quatre sciences mentionnées plus haut, l'être humain sera augmenté, sa vie prolongée ; il frôlera l'immortalité.

Galilée apprend à l'homme qu'il n'est pas le centre du monde. Darwin lui prouve qu'un singe est son ancêtre. Freud pense que des processus inconscients le déterminent. La pulsion de mort qui s'est manifestée dans les guerres et les génocides du XX^e siècle est inscrite dans les gènes de l'homme, nos cellules ne s'aiment pas les unes les autres. L'évolution favorise les jeunes aptes à se reproduire et laisse mourir les vieux qui ne servent plus à rien. L'altruisme n'a droit au chapitre que s'il respecte le narcissisme fondamental. Les hommes vont de désillusion en désillusion.

Le christianisme et l'antiquité gréco-latine enseignent à accepter la mort.

Pour les juifs et les chrétiens, elle est le salaire du péché. Les femmes souffrent en donnant la vie, les hommes travaillent à la sueur de leur front. Approcher l'Arbre de vie gardé par les chérubins est désormais interdit ; la connaissance exclut l'innocence, et l'immortalité.

Pour les Grecs, il n'est qu'une façon digne de faire face à la mort, événement inévitable : devenir un héros dont les poètes chanteront la gloire, lui permettant de demeurer dans la mémoire de la cité. Pour retrouver Pénélope, Ulysse renonce à l'immortalité offerte par Calypso. Calypso, elle-même immortelle, ne peut aimer ni désirer vraiment. C'est la mort qui alimente le désir. Ulysse refuse d'être un héros inachevé.

L'individu d'aujourd'hui, qu'Edelman suivant Nietzsche appelle le «dernier homme», veut tout à la fois, la liberté et la sécurité, l'innocence et le plaisir de pêcher, l'immortalité et le désir. Sa dernière chance de tout obtenir est la technoscience, moteur du transhumanisme.

D'après les transhumanistes versés dans les sciences cognitives, la vie cérébrale est une suite d'informations et d'algorithmes assurant l'adaptation de l'homme à son environnement, un système dont il faut décrypter le programme. Les transhumanistes adorent fixer des échéances, 2025, 2045, 2050 : quand nous maîtriserons le fonctionnement de notre cerveau, nous pourrions nous débarrasser de notre corps, siège du vieillissement, de la douleur et de la maladie. Nous commencerons par éliminer un à un nos organes devenus inutiles, des

nanorobots circuleront dans ce qui restera du corps truffé d'implants et de puces. Puis nous téléchargerons notre cerveau dans un système de calcul surpuissant ; nous créerons un univers virtuel où circuleront des avatars de corps que nous aurons choisis, pourvus de signaux imitant les sensations plaisantes du corps biologique disparu. Nous éprouverons du plaisir en étant affranchis des contraintes du temps, de l'espace et de la matière. Enfin nous deviendrons des hybrides, mélanges de machine et de vivant retouché par nos soins. Nous aurons pris en main l'évolution hasardeuse en lui assignant des buts.

Nick Bostrom, fondateur de Humanity +, parle d'un monde expérimental très attrayant dans lequel nous pourrions vivre des vies consacrées à des jeux amusants, aux relations, aux expériences, à l'épanouissement personnel et à l'accomplissement de nos idéaux. Un immense cerveau cosmique constitué par tous les cerveaux interconnectés se formera.

Nous construirons un univers posthumain, atteint après une transition

assez courte grâce aux progrès exponentiels des NBIC.

Etre pour ne pas être sera la fin de l'homme, écrit Edelman. Il s'abstient de vitupérer le projet transhumaniste, mais il ne s'enthousiasme pas, le lecteur sent bien qu'il a des doutes. Edelman achève en effet son livre en citant Baudelaire :

*C'est la mort qui console, hélas ! et qui fait vivre,
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir.*

Le transhumanisme, nouvelle utopie aux accents prophétiques et marché prometteur, se fonde sur des réalisations scientifiques impressionnantes. Il brouille les limites dont nous avons l'habitude : entre une médecine qui soigne et celle qui améliore l'humain, entre le normal et le pathologique, le naturel et l'artificiel, le vivant et la machine, le réel et le virtuel. Le concept de nature humaine est pour le moins malmené, mais les transhumanistes vont vite en besogne.

Jacques Perrin

¹ En nous inspirant aussi de G. Hottois, J.-N. Missa, L. Perbal (dir.) : *L'Encyclopédie du transhumanisme et du posthumanisme, l'humain et ses préfixes*, Vrin 2015.



Poissons d'octobre

Dans notre précédent billet, nous avons évoqué la situation douloureuse de ces journalistes qui n'osent pas émettre d'avis tranché sur la crise en Catalogne, faute de savoir qui sont les «gentils» et les «méchants». Il faut se méfier des vanes que nous envoyons aux autres, car parfois elles pourraient s'appliquer à nous-même. C'est ainsi que nous avons, nous aussi, failli rester lâchement coi face à une question encore bien plus épineuse que tous les indépendantismes ibériques réunis : faut-il être pour ou contre Aquatis ?

LE COIN DU RONCHON

Le «plus grand aquarium-vivarium d'eau douce en Europe», qui vient s'ouvrir ses portes sur les hauts de Lausanne, a déjà beaucoup fait parler de lui. Sur internet, les esprits se sont échauffés (un effet du climat, sans doute). D'un côté, les amis de la nature se réjouissent de ce parcours éducatif qui sensibilisera les jeunes générations aux écosystèmes tout en offrant l'asile à des espèces menacées. Dans le camp adverse, les amis de la nature s'indignent de voir autant de poissons et de mammifères innocents emprisonnés et exposés au regard de leurs ennemis humains. Nous qui aimons les animaux surtout lorsqu'ils sont cuits à point, quel parti allons-nous prendre ?

Allons-nous critiquer les amis de la nature ou les amis de la nature ? Le dilemme est de taille, mais nous n'allons pas noyer le poisson.

Instinctivement, notre inimitié la plus résolue s'adresse à ces militants antisécistes de la pire espèce, qui considèrent les animaux comme des êtres humains et vice versa, et rêvent de briser les nouvelles prisons de verre érigées à Vennes afin que leur eau impure abreuve nos sillons. Pour le plaisir de faire pousser ce Front de libération des poissons d'eau douce, nous sommes prêt à nous déclarer pour Aquatis.

Mais lorsqu'on s'est construit une réputation en étant contre tout, comment justifier qu'on prenne soudain fait et cause pour un aquarium géant où l'on ne peut même pas pêcher ? Il nous manquait un chaînon d'argumentation... jusqu'à ce qu'un commentaire lu sur internet vienne nous tendre la perche : la plupart de ces animaux, paraît-il, n'ont pas été pris dans la nature mais sont déjà nés en captivité, de parents qui étaient eux-mêmes déjà nés en captivité, souvent comme leurs grands-parents, pour ne pas remonter plus loin. Voilà donc l'argument le plus convaincant : Aquatis est une ode aux grandes lignées familiales, un hymne à la gloire de la zoologie héréditaire, un «manifeste» de la tradition ichtyenne, un rempart contre le changement aquatique.

Cela vaut bien une visite.

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges